

Préface

7

À qui s'adresse ce livre ? C'est par cette question que j'ai envie d'abord d'interroger la lecture dont j'ai fait l'expérience, un peu avant vous.

D'abord, il s'adresse à Marie, individuellement. Comme toute diariste, Marie se met au clavier pour consigner, noir sur blanc, ce qui lui arrive. Et ce qui lui arrive, c'est une claque monumentale, une énorme désillusion qu'elle va calmement convertir en mots. À cinquante ans, vivant avec une femme et l'enfant que celle-ci a conçu avec une autre par PMA, elle a construit l'une de ces familles recomposées dont la vie suit son cours ordinaire, aimerait-on dire. Et voilà cette famille pointée du doigt, fustigée, « désobjectivée », insultée, alors que débute en novembre 2012 l'examen au Parlement du projet d'ouverture du mariage et de l'adoption aux couples de même sexe. Il est ponctué par les vociférations que l'on sait, provenant de la Manif pour Tous et de ses défilés en rose et bleu layette. Dans le vrac du « pour tous », qu'on appelle aussi « les z'antis », il n'y a pas que l'archevêché et les intégristes des religions monothéistes

en haut mal de panique, les prêcheurs de la haine patentés « Printemps français », les défenseurs armés du patriarcat. Il y a également l'Assemblée et ses 5 360 amendements déposés, nombre de députés de l'UMP, et, de la base au sommet, les représentants d'une gauche socialiste qui renie, mollement, ses discours de campagne¹. Comme « le petit homme qui dansait dans ma tête » de Jacques Prévert, cette gauche-là dit non. Non au mariage, non à la filiation, non à l'assistance médicale à la procréation pour toutes et tous. Sur l'air de « notre société n'est pas prête pour la PMA », elle recycle des propos tenus en 1999 lors des débats virulents qui ont précédé le vote de la loi sur le Pacs. Le 27 janvier de cette année-là, Nathalie Heinich, Caroline Eliacheff, Françoise Héritier, Antoine Garapon, Aldo Naouri, Paul Veyne et Heinz Wismann signaient dans Le Monde une tribune intitulée « Ne laissons pas la critique du Pacs à la droite ». Homophobes, elles et eux ? Vous rigolez ! Sous le vernis de la politesse, ils et elles affirmaient pourtant leur refus d'octroyer les droits qui leur étaient reconnus à celles et ceux qui en étaient privés-es.

Depuis 1994, les lois dites « bioéthiques » ont naturalisé un phénomène récent et circonscrit à l'espace de l'Europe occidentale urbaine en réservant au seul couple hétérosexuel en âge de procréer l'accès aux techniques médicalement assistées. Vingt ans plus tard, les couples homosexuels peuvent se marier, mais ils sont toujours discriminés lorsqu'il s'agit d'établir la filiation de leurs enfants. La mère « non biolo-

1. Le 29 avril 2012, à la veille du second tour du scrutin présidentiel, François Hollande confirme dans une interview au magazine *Têtu* que le mariage et l'adoption seront ouverts aux couples homos « au plus tard au printemps 2013 ». Il se dit favorable à la PMA, mais hostile à la GPA, et souligne qu'il faudrait reconnaître les enfants nés à l'étranger d'une gestation pour autrui.

gique » n'a ni statut ni droits vis-à-vis de l'enfant en cas de séparation, et dans la loi famille, présentée au printemps 2014 après avoir été vidée d'une partie de sa substance, le « beau-parent » a un rôle étroitement défini¹. Dans le cadre du mariage, seule l'adoption peut ouvrir la filiation aux couples de même sexe, alors que celle-ci est automatique pour les couples de sexe différent. Les enjeux de la filiation portent les fantasmes les plus effrayants.

L'homosexualité est un problème hétérosexuel. On le sait depuis les travaux de Michel Foucault. On le sait depuis qu'Eve Kosofsky Sedgwick a montré que, dans le couple indissociable qu'elle forme avec l'hétérosexualité, cette dernière bénéficie d'un « privilège épistémologique ». On le sait aussi parce qu'on le vit. Marie pourrait être une personne ordinaire, partie prenante d'une famille ordinaire à la vie ponctuée d'événements ordinaires... C'est du moins ainsi qu'elle se présente, « hors communauté » comme on dit dans les petites annonces. Et c'est parce que la bipolarisation de l'orientation sexuelle la renvoie à la fois à ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas que Marie se sent tenue de prendre la parole et de se nommer. Tant pis pour celles et ceux, proches ou lointains qui, au cours des années, ont par tel geste ou par telle petite phrase enfoncé un peu plus l'aiguillon dans le cœur de celle qui ne leur en demandait pas tant. Les mots tuent, entend-on dire : oui, mais à petit feu, par petites touches, jusqu'à ce qu'un beau jour, le vase – voire la vase – déborde.

1. L'Assemblée nationale a approuvé en juin 2014 la création d'un mandat d'éducation quotidienne pour les beaux-parents.

C'est dans l'écriture que se forge ce devenir-lesbienne ou plutôt, comme le dit Marie, ce devenir-minoritaire : depuis la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen de 1789, qui a exclu les femmes de la citoyenneté (et aussi les esclaves et les barbares), elles ont été obligées de se battre en tant que femmes – et donc de s'organiser en mouvement féministe – pour obtenir le droit de ne plus être considérées comme telles et obtenir les mêmes droits que les hommes. On ne naît pas activiste, on le devient : ce livre consigne cette transformation au fil des notations qui, l'une après l'autre, reviennent sur les « on dit » attrapés au vol, entendus, reçus, déniés, sur tous les lieux communs de l'homophobie – c'est-à-dire de l'ignorance et de la bêtise quotidiennes. Ces notations, Marie travaille leur organisation dans un texte qui les recompose, à l'instar de la famille dont il est ici question et à laquelle, comme le discours de Christiane Taubira qu'elle cite, elle entend rendre sa dignité. Pour transformer ce qu'elle subit – parfois jusqu'à l'écoeurement – en moyens d'agir, et le passif en activisme, Marie réorganise leur temporalité qui n'est plus celle de la chronologie mais de l'écriture.

En ce sens, cet ouvrage est un livre pour moi. Pour moi, militante ordinaire qui ai appris le sexisme en même temps que l'homophobie dans un monde qui laissait – dans l'indifférence, dans la peur, dans la haine –, mes amis mourir les uns après les autres, moi qui, devenue très-très-très en colère, me suis mise en marche bien décidée à ne plus me retourner. Comme tant d'autres, j'ai repiqué une énorme colère lors des débats sur le « mariage pour tous », j'ai été horrifiée par les slogans qui résonnaient sur le boulevard Montparnasse et jusque dans les micros de BFM

ou même de France-Culture. Devant l'étendue de la réaction, il a fallu reconvertir le « non » usuel de notre militantisme en cris – si possible orgasmiques – de « Oui Oui Oui¹ ».

C'est un livre pour nous autres, qui avons reçu un costume de cow-boy ou d'Indien en cadeau de Noël, et qui, depuis, avons perdu nos illusions et notre enfance mais pas le goût de la mascarade. Pour nous qui nous identifions, même si nos vies sont différentes de celle de Marie (pourquoi serions nous « mêmes » ?), avec ces paroles qu'elle rapporte et qui nous ramènent à tel ou tel épisode de notre vie, suscitant la honte qui nous saisit devant un tel amoncellement d'ignorance. « Un papa, c'est comme ci, une maman, c'est comme ça » – avons-nous hystériquement vocalisé en guise d'exorcisme, lors des manifestations organisées pour le mariage, pour la PMA, pour les familles homoparentales, celle de Marie incluse.

C'est aussi un livre pour toi que Marie a écrit, ce toi qu'elle tutoie et que je ne connais pas : cette amante, cet enfant qui apprend à son corps défendant qu'on peut être hors la loi parce qu'on a deux mamans – et ça, c'est insupportable. Un livre pour vous, qui construisez vos formes de communauté.

« Savoir égale pouvoir. » Marie sait. Marie parle d'expérience, dans son texte comme dans ses images qu'on imagine prises à sa vie. Elle parle de sa vie, elle parle de ce qu'en disent les autres, son point de vue est pragmatique, il est celui des choses vues. Comment voulez-vous qu'on

1. Slogan de « Ouiouioui Égalité », un collectif féministe mixte qui s'est créé pour défendre le mariage pour tous, exiger l'ouverture de l'adoption et de la PMA aux couples de même sexe. Adresse de son site Internet : www.ouiouioui.org.

lui vole cette parole ? Son expérience creuse toute la différence avec le discours dogmatique produit « préventivement » par celles ou ceux qui se croient censé-es savoir et qui ne savent même pas que la norme qu'ils ou elles professent, elle-même le produit d'une histoire, est de fait inadaptée à la parenté produite par les circonstances et le contexte contemporains. Dire qu'un enfant porté et élevé par des lesbiennes, des gays, des trans va contre l'ordre symbolique ou dire qu'un enfant « doit » avoir un père et une mère pour accéder à la culture, ça revient à dire qu'une formation sociale particulière de la famille hétérosexuelle a été figée et transformée en forme unique et nécessaire de parenté. Qu'importe ! Les « pseudo-sciences », comme dit Marie, sont constituées des préjugés de certain-es psychanalystes, certain-es anthropologues, certain-es sociologues, elles se targuent de démêler le vrai (le vrai mariage, la vraie mère, la vraie différence sexuelle) du faux, le réel du virtuel, et sont prodigues en vérités premières. Ce discours qui prétend trancher entre nature et artifice prêche des pouvoirs très exagérés aux technologies utilisées dans la PMA et alimente une idée très romantique de la reproduction naturelle que rien ne viendrait assister – ni fantasmes, ni écrans, ni produits, ni aide médicale... « Généralement dans ces cas, nous pensons qu'on aide la nature, qu'on l'assiste. Mais si on change simplement le genre des individus, un homme et un homme ou une femme et une femme, tout d'un coup, on n'assiste plus la nature, on la détruit. En fait on ne parle pas de nature, on parle de norme, de contrôle social de la reproduction¹. »

Marie insère dans son livre une rédaction de ses années de collègue, où on lui demandait de réfléchir sur le rôle de « la femme » dans les

1. Cécile Daumas et Élisabeth Lebovici, « Toute forme de parenté est légitime », interview avec Judith Butler, *Libération*, 24 juin 2000.

sociétés modernes et où elle imaginait un monde dans lequel « bientôt les femmes feront les mêmes métiers que l'homme » : formule biffée d'un coup de stylo par le professeur avec cette remarque en marge : « Est-ce vraiment le but à atteindre ? »

On ne peut pas dire qu'une image a raison ou tort. Des photos de famille – archives d'enfance et photos de l'enfant, au nom emprunté au héros de « Belle et Sébastien » – s'invitent entre les pages. S'y ajoutent d'autres images montrant d'autres corps dénudés, parfois tatoués d'un code à barres ou d'un logo. Se juxtaposent ainsi deux visions, supposant deux points de vue. L'un inclut. Sa proximité l'associe à l'intimité et à la confiance biographique. L'autre se situe plutôt du côté de l'espace public et réitère mentalement l'opération qui consiste à marquer d'un coup de cachet, comme sur la lettre qu'on envoie au loin. Benetton, en 1993, avait imaginé une campagne publicitaire où des torsos, des bras, des jambes nus se voyaient frappés d'une inscription infamante : « HIV+ ». Tatouer les séropositifs ? Un temps portée par l'extrême droite la plus raciste, l'idée était ici réalisée par une série d'images provocantes destinée sans doute à frapper les consciences et à susciter des réactions – un argument auquel Act Up-Paris fut sensible mais que ne comprit jamais l'Association française de lutte contre le sida, qui intenta un procès à la firme italienne.

Lorsqu'on travaille le visible autant que le lisible, on voit combien, entre les deux points de vue, la frontière est ténue. C'est pour faire réfléchir, d'un côté comme de l'autre, que ce livre s'adresse à moi, à toi, à nous, à vous, à lui et aussi à elle – peu importe puisque le langage

comme l'image permettent ce jeu d'échanges, ce commerce qui construit la visibilité. Et qui l'interroge : « la lesbienne », dit-on, est « invisible » – c'est même le nom d'un one-woman show à succès. Comment la rendre visible ? Quelles stratégies visuelles utiliser pour apparaître, pour être vue et reconnue, pour cesser d'être niée en permanence ? Combien de temps faudra-t-il encore fournir « des preuves » du couple formé par la grande photographe américaine Alice Austen et « sa meilleure amie Miss Gertrude Tate », qui vécurent ensemble vingt-sept ans, jusqu'à ce qu'elles n'aient plus d'argent (et plus de domicile commun) ? Combien de temps exposera-t-on les autoportraits de Claude Cahun expurgés de la présence de Marcel Moore, celle à qui Cahun disait qu'elle était elle-même « l'œuvre de ta vie » ?

C'est aussi au nom de toutes ces invisibilités photographiques-là que Marie vous invite à scruter son livre.

Élisabeth Lebovici
Paris, juillet 2014